

A Art Basel, la foire d'art moderne et contemporain de Bâle qui s'achève dimanche soir, tout est à vendre, mais sous l'agitation des modes, derrière le bal des collectionneurs, parmi les milliers d'œuvres exposées, le visiteur pourra trouver des peintures, des sculptures et des installations qui le réconcilieront avec l'art d'aujourd'hui. Par Laurent Wolf (textes) et Eddy Mottaz (photos), Bâle

Eloge de l'invisible au cœur de la foire

Une voix dans un couloir, venue de derrière la paroi, puis de là-bas, plus loin, et plus près. Elle entoure le visiteur. Elle l'isole, pendant que sur un écran bleu, défilent des lignes pointillées calées sur le son, et les mots en anglais, parce qu'il y a des gens qui parlent anglais, ici, à Art Basel. «Je ne sais pas, je», dit la voix, «mais de toute façon, / je n'ai pas de notion de durée en général, / alors encore moins, sur les petits trucs, / enfin je ne sais pas.» Le temps ralentit. La rumeur accablante de la foule et l'excitation des visiteurs qui veulent voir, qui voudraient acheter, s'estompe. Ici, dans la galerie GB Agency, une galerie française, comme son nom l'indique bien sûr, sur ce marché de l'art où tout le monde parle anglais, une pause. La musique de Dominique Petitgand bâtit une maisonnette, un enclos, un abri où l'esprit peut se construire avant de repartir à l'assaut.

Art Basel est une rumeur, une agitation. Un miroitement, une forme d'aveuglement organisé dans un endroit fait pour les yeux. Trois cents galeries, une cinquantaine d'œuvres chacune, si ce n'est plus. Au total 15 000, 20 000

tableaux, gouaches, dessins, sculptures, installations, et autant d'espairs. Celui des artistes quand ils ont créé ces objets. Saisir le fond même du monde, dire ce qui passe dans l'être et le bouleverse. Et le calcul, il y a des œuvres qui sont le produit d'un calcul, d'une ambition sociale, d'une volonté de séduire. Ce ne sont pas forcément les pires. Art Basel est une question d'argent, vendre, acheter. «Je ne peux pas voir, trop affreux, tous ces gens, qu'est-ce qu'ils voient, avec ce bruit, et ces prix, vous avez vu les prix?» Pas besoin de regarder les prix, ni de les demander. Seulement des œuvres que l'on ne voit pas ailleurs. S'il faut du silence, le faire en soi. Qui pourrait l'empêcher. S'il faut trouver des artistes qui résistent à tout, même à Art Basel, regarder. La persistance de l'intention, l'effort tendu vers le sens. Voici l'envers de la foire d'art de Bâle, qui ne serait pas si elle n'avait pas lieu.

Art Basel 39. Hall 2, Messe, Bâle.
Rens. www.artbasel.com. Ouvert de 11 à 19 h.
Jusqu'au 9 juin.

A quelques centaines de mètres de la galerie GB Agency, au rez-de-chaussée de la Messe, près de l'entrée principale, la Fondation Beyeler a installé une salle minuscule à l'entrée de laquelle les visiteurs attendent pour s'asseoir sur un petit banc face à une toile de Mark Rothko dont la couleur orangée envahit tout l'espace, jusqu'à la peau des spectateurs. Elle s'insinue sous leur peau. Dans leur esprit qui s'abreuve à la lumière. Là aussi, une bulle de silence dans la foire. Avant de repartir dans la cohue. Beaucoup d'œuvres d'art sont des bulles de silence.

Une *Tête de jeune fille* (circa 1935) d'Emil Nolde (1867-1956), à la galerie Utermann. En 1935, Emil Nolde est l'un des peintres allemands les plus admirés. Il devine peut-être, mais ne sait pas encore, que ses tableaux vont être retirés des musées du Reich par les nazis et qu'il va être l'une des vedettes involontaires de l'exposition *L'Art dégénéré* organisée par Hitler en 1937. C'est une gouache toute simple, savante, interrogative. Elle fait partie d'un ensemble remarquable de travaux sur papier de la première moitié du XXe siècle. Art Basel, cette année, fait une place importante aux gouaches, aux aquarelles et aux dessins de cette période. Parce qu'il y a de plus en plus de collec-

tionneurs qui ne peuvent accéder aux peintures proprement dites, à cause des prix. Parce que le segment haut du marché s'assèche, faute de tableaux de qualité. Grâce à quoi, il est possible de voir une partie de la production des artistes qui restait confidentielle.

Ce n'est pas le cas des aquarelles d'Egon Schiele (1890-1918) qui a laissé une œuvre brève exécutée dans la fièvre et souvent sur papier, un support peu onéreux qui favorise le geste rapide et impérieux. Avec son dessin anguleux, direct et ses couleurs posées à la hâte, la jeune femme de Schiele (1911), poils sous les bras, cheveux formant une masse noire, est plus déshabillée que si elle était nue. Chaque dessin, chaque peinture de cet artiste est jeté à la face du spectateur, met en péril sa pudeur, sa respectabilité – plutôt la respectabilité dont il se drape alors que tout bourdonne en lui – et le rend à la solitude de ce qu'il ne peut pas dire.

A côté de l'effervescence, des flatteries, de la superficialité qui sont le tout-venant de l'art, à toutes les époques (il suffit de visiter un grand musée historique pour s'en rendre compte), Art Basel propose d'innombrables œuvres dont les auteurs ne sont menés par aucune autre

ambition que celle qu'ils mettent dans leur ouvrage. La dignité, dirait-on, si ce mot n'avait quelque chose de solennel et de pesant. Pourtant, il y a dans la toile, constituée de 21 panneaux, de Giuseppe Penone peinte (est-ce bien le mot?) avec des épines d'acacia (2002), une invention et un recul qui se soustraient aux convoitises (bien qu'elle soit offerte à la convoitise des collectionneurs par la galerie Marian Goodman), et dit «regardez-moi, je pique».

La dignité, c'est aussi le masque géant du Sud-Africain Kendell Geers, *Typhonic beast III* (2008). Kendell Geers est un Blanc qui a grandi sous l'apartheid. Il y a quelques années encore, il était sous l'emprise du malaise, de la mauvaise conscience. Cette grande effigie ressemble à une réconciliation violente. L'affirmation d'une appartenance culturelle qui peut enfin être assumée, transformée en signe reconnaissable dressé comme un totem qui contraint le spectateur dans sa pose et l'oblige à se tenir droit.

L'art opère sur le corps tout entier. Il n'entre pas que par les yeux. Il met en cause la pesanteur. Il affirme que chacun se rattache à la terre. La peur de tomber, le désir de voler et de s'arracher à la gravitation. Il défie les limites de la peau et

appelle ce qui permet au corps de s'étendre au-delà de lui-même, d'être pénétré par ce qui est autour. Le son (chez Dominique Petitgand), le toucher (chez Giuseppe Penone), le désir sexuel (chez Egon Schiele)... Et l'odorat, dans cette sculpture molle suspendue (la gravité encore) du Brésilien Ernesto Neto (2002), dont le tissu est rempli d'épices odorantes qui coulent très lentement sur le sol et saturent l'espace de la galerie Fortes Vilaça.

Art Basel n'est donc pas qu'un rassemblement de logos et d'objets racoleurs. Il y a même des choses dont on voudrait parler, que l'on voudrait montrer dans ces pages, mais qui sont si ténues, si subtiles qu'elles se refusent à la reproduction imprimée. Notamment le grand fusain du Suisse Alain Huck, intitulé *Kuroi Ame* (2008), «pluie noire» en japonais, nom donné aux pluies qui ont suivi l'explosion des bombes atomiques de 1945. Sous le rideau charbonneux, apparaît le dessin léger d'une toile de la Renaissance italienne peinte au moment d'une épidémie de peste. Alain Huck relie le présent au passé, l'histoire à l'histoire; il dit la tragédie de la mort qui parcourt toutes les existences et il y immerge les spectateurs en leur criant, silencieusement, que le visible est invisible.